

C'est la faute
du vent...

Jean Failler

C'est la faute
du vent...



© Jean Failler 2018.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0329-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

CE LIVRE EST UN ROMAN.

Toute ressemblance avec des personnes,
des noms propres, des lieux privés, des noms
de firmes, des situations existant ou ayant
existé, ne saurait être que le fait du hasard.

REMERCIEMENTS

Jean-Claude Colrat

Delphine Hamon

Lucette Labboz

Michèle Le Gall

Myriam Morizur

Marie Perceval

Nathalie Simon

Isabelle Stéphant

*À tous les fidèles lecteurs
qui ont accompagné Mary Lester
au cours de sa tumultueuse carrière,
en gage de reconnaissance et d'amitié.*

J. Failler

Chapitre 1

Chaque fois qu'Armand Demaisieux parcourait les sentiers sableux de la baie d'Audierne, lui revenaient en mémoire des souvenirs déjà lointains de l'extraordinaire petit hôtel d'Iroise perché à l'extrémité de la Pointe du Raz.

C'est son ami Maurice Ronet qui, un jour de spleen, l'avait entraîné dans cet établissement du bout du monde, où il venait fréquemment entre deux tournages pour se nettoyer le cerveau (à l'époque, le mot « se ressourcer » n'avait pas encore fait fortune.)

— Tu comprends, lui avait dit son aîné, là-bas on est à l'abri de tous les peigne-cul de Saint-Germain-des-Prés.

Et pour cause ! L'hôtel d'Iroise ne pouvait se prévaloir de la moindre étoile car l'établissement, qui comptait douze chambres rudimentaires, n'avait été électrifié qu'à la fin des années cinquante et n'avait connu le chauffage qu'au début des années quatre-vingts.

Et puis au début des années quatre-vingt-dix, alors qu'une horrible zone commerciale avait

défiguré le site, le gouvernement avait décidé de classer la Pointe du Raz comme « grand site national ». Il convenait donc de faire table rase de toutes les constructions qui parasitaient la majestueuse pointe de granite enfoncée dans la plus tumultueuse des mers.

Les marchands de ce temple de la nature qu'est l'austère Pointe du Raz avaient été refoulés dans les terres, et avec eux on avait mis à bas l'hôtel de légende de Marie Le Coz qui avait vaillamment résisté aux plus monstrueuses tempêtes d'Ouest. La fureur des hommes est parfois aussi aveugle que celle des éléments et la pauvre bâtisse n'avait pas pesé lourd face aux bulldozers des démolisseurs.

Les pétitions de quelques nostalgiques dans son genre n'avaient pas réussi à faire fléchir la résolution de politiques désireux de rendre au Raz et à sa pointe leur caractère sauvage, effaçant toute trace du passage de l'homme et de ses automobiles.

Voilà, une page était tournée mais Armand Demaisieux, sociétaire de la Comédie-Française et acteur de cinéma très en vogue, avait gardé la nostalgie de la cassine au toit d'ardoise,

minuscule point blanc dans ce site écrasant et pourtant havre de grâce pour les amants en quête de solitude.

Il avait donc déplacé son lieu de villégiature quelques kilomètres plus au sud, sur une palud aussi rase et aussi déshéritée que celle du raz de Sein, près du village bigouden de Tréguennec que les surfeurs de toute la région avaient choisi pour ses hautes déferlantes qui se brisaient inlassablement sur la côte dans un fracas de fin du monde.

Sous la tempête comme sous le soleil, Armand Demaisieux passait là des heures heureuses en solitaire avec de bons livres, une bonne cheminée et de grandioses balades au long des étroits sentiers de sable bordés d'oyats, de ravenelles et de lamiers pourpres, offrant avec délectation son visage à l'âpre haleine chargée d'embruns portés par le vent du large.

La marée basse avait découvert une immensité de sable blanc qui éblouissait quand le pâle soleil d'hiver parvenait à trouer les nues. Au loin, les longues houles venues du milieu de l'Atlantique dessinaient une ceinture de mousse écumante là où commençait la terre.

L'Océan semblait faire patte de velours avant de remonter ses crocs en se lançant impétueusement à la conquête de cet espace que terre et mer se partagent équitablement depuis la nuit des temps, l'estran.

À cinquante ans, et presque autant de films tournés, Armand Demaisieux avait acquis une confortable aisance financière car, contrairement à bien d'autres artistes, il n'était pas une cigale et il ne se soumettait à l'obligation de paraître que dans le cadre des promotions obligées, lorsqu'un nouveau film sortait en salle.

Et s'il y faisait bonne figure, l'exercice le rebutait de plus en plus au fil des ans. Les journalistes, toujours friands de petits scandales et d'anecdotes croustillantes, restaient sur leur faim et, dépités, le qualifiaient volontiers de misanthrope, voire de mal embouché, ce qui le laissait de glace et le faisait même sourire.

Mince, de haute taille, d'une élégance très british, il posait sur le monde un regard vif, souvent bienveillant mais parfois désabusé.

À sa grande surprise, car il se croyait seul sur cette dune qui semblait ne jamais devoir finir, il aperçut une silhouette solitaire qui s'avavançait

vers lui. Agacé, il changea de direction pour éviter l'importun mais celui-ci ne semblait pas plus désireux que lui de faire une rencontre. Il changea également de direction, si bien que, sans le vouloir, les deux seules âmes présentes sur la palud en ce temps de Toussaint firent une route de collision comme on dit dans la marine et, le sentier étant particulièrement étroit, il était inéluctable qu'ils se rencontrassent.

Demaisieux n'avait pas changé l'allure de son pas, mais il lui sembla que l'autre personne avait ralenti le sien, comme si elle redoutait cette rencontre. Puis, il lui sembla qu'elle traînait la patte et enfin il devina, sous le ciré jaune et le bonnet de laine noir qui lui couvrait la tête, une silhouette féminine.

Galamment, lorsqu'ils furent presque au contact, Demaisieux s'effaça pour laisser le passage.

La jeune femme – car elle lui parut jeune – fit également un pas de côté, ce qui lui arracha un gémissement.

Alarmé, Demaisieux s'enquit :

– Vous vous êtes fait mal ?

— Ce n'est rien, dit-elle avec un sourire un peu crispé, tout à l'heure je me suis bêtement tordu la cheville, et voilà que je recommence !

Elle le rassura d'un sourire :

— Mais ce n'est pas grave, je vous remercie.

— Vous allez loin comme ça ?

— Je rentre à l'hôtel de la Pointe...

Demaisieux s'exclama :

— Mais c'est au moins à quatre kilomètres !

— Vous croyez ?

— Oui. Ce n'est pas très loin de chez moi et j'y prends régulièrement mes repas.

La jeune femme s'étonna :

— Vous avez une maison par-là ?

Il acquiesça :

— Oui... enfin, je dispose d'une maison...

Il sourit :

— Oh, ce n'est qu'un très modeste penty¹ qu'un de mes amis a retapé et qu'il met généreusement à ma disposition.

Elle hocha la tête :

— Vous en avez de la chance !

Il acquiesça une nouvelle fois :

1. *Petite maison paysanne.*

— Oui, on peut le dire, les maisons sont rares sur la palud¹... Elle fit un pas et, esquissant un sourire qui avait tout d'une grimace :

— Il ne faut pas que je tarde. Bonne journée !

Elle reprit sa route en claudiquant. Demaisieux, immobile, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans un creux de dune. Puis, troublé, il se décida brusquement à faire demi-tour et suivre l'inconnue.

Il n'eut pas un long chemin à faire pour la retrouver. Assise sur le bord du chemin, elle avait ôté sa chaussure et se massait la cheville en grimaçant.

Il s'inquiéta :

— On dirait que c'est plus grave que vous ne le pensiez !

Elle eut un sourire contraint :

— Ça va aller, je vous remercie.

Il secoua la tête avec commisération en regardant la cheville gonflée :

1. *Ou palue* : signifie marais en vieux français. C'est un milieu apparemment hostile à l'homme car marécageux, que l'on appelle de nos jours une zone humide.